

4^e Année - N° 159.

Le numéro : 25 centimes

1^{er} Novembre 1917.

LE PAYS DE FRANCE



G. Nollet

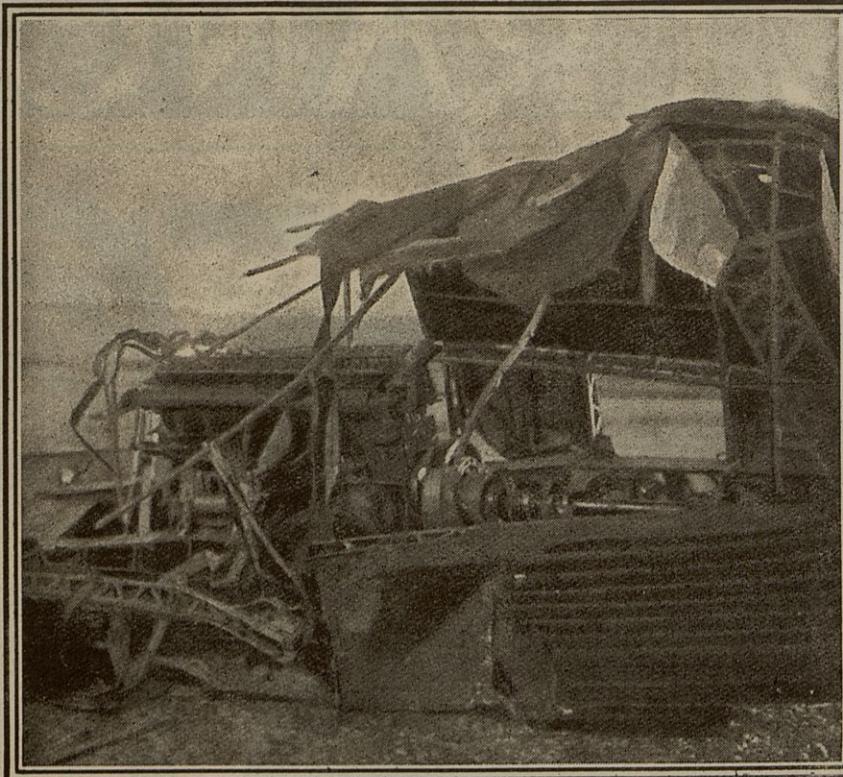
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Fr

Edité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnier
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20 Fr

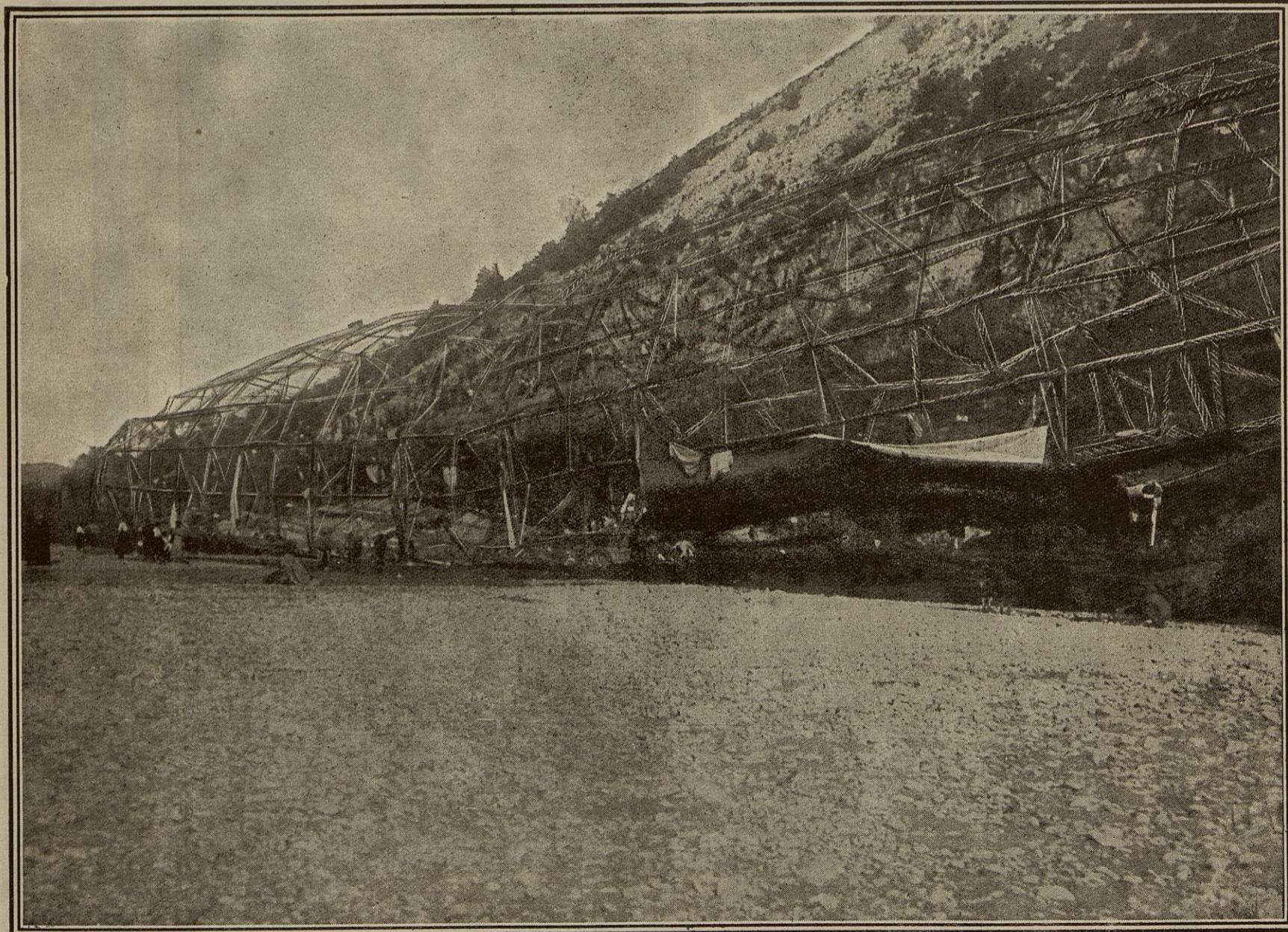
LE ZEPPELIN TOMBÉ DANS LES BASSES-ALPES



L'enveloppe seule du zeppelin et quelques organes en bois ont été détruits par le feu : les mécanismes en sont pour la plupart restés intacts ; on en voit ici une partie.



Les officiers et l'équipage du « L-45 » ont été photographiés au cours du premier interrogatoire auquel ils ont été soumis par la gendarmerie accourue sur les lieux.



Après avoir traversé toute la France, le zeppelin « L-45 » est allé tomber dans les Basses-Alpes, à Mison ; des prisonniers boches étaient précisément occupés à labourer sous la direction d'une fermière : ils invitèrent aussitôt leurs compatriotes, qui se croyaient en Suisse, à se rendre. Malheureusement le capitaine eut le temps de tirer sur le zeppelin un projectile incendiaire qui occasionna sa destruction. Il en reste l'immense carcasse dont voici la photographie. Ce dirigeable, long de 200 mètres environ, était commandé par deux officiers et portait dix-neuf hommes d'équipage. Ils ont été ensuite conduits à Sisteron.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 18 au 25 Octobre

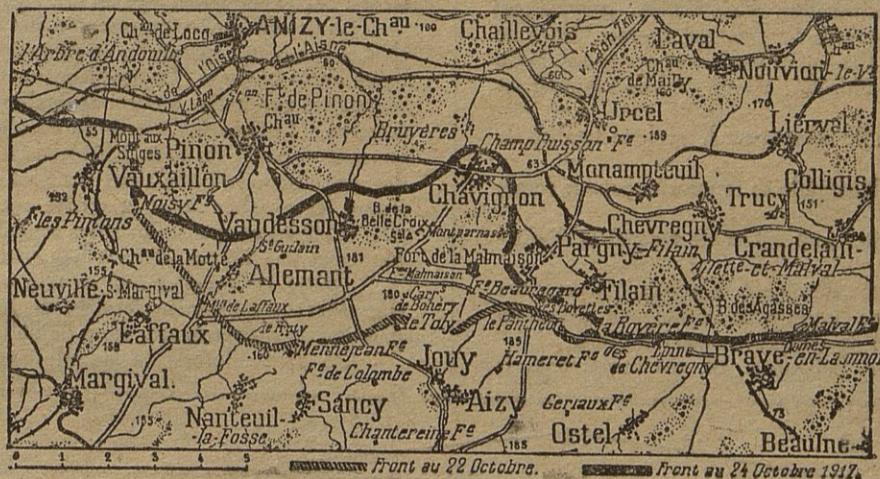
LA victoire vient de couronner une fois de plus le talent de nos généraux et la bravoure de nos soldats. Une grande attaque effectuée le 23 au nord de l'Aisne par l'armée du général Maistre a donné les plus brillants résultats. Elle a eu pour théâtre, sur un front d'une dizaine de kilomètres, le secteur compris entre la ferme Moisy, au nord du moulin de Laffaux, et l'ouest de la Royère. La partie ouest de ce secteur comprend, au sud du village d'Allemant, un assez vaste palier sur lequel se trouvait le sommet de l'angle du saillant formé par les lignes allemandes dans notre front. L'attaque du 23 avait pour but principal de faire sauter cette charnière et de livrer complètement à nos troupes les plateaux qu'elles occupaient seulement en partie, entre l'Aisne et l'Ailette, depuis l'offensive d'avril, et sur lesquels elles étaient continuellement en butte aux assauts de l'ennemi. L'attaque du 23 s'est produite en dépit d'un très mauvais temps : néanmoins, en quelques heures, elle a fait progresser notre front de 3 kilomètres en moyenne sur 10. Les organisations allemandes devant nous étaient formidables : le pays tout entier est percé de carrières, de crevasses. On cite entre autres la carrière de Montparnasse, longue d'un kilomètre et large de 500 mètres, où une division peut s'abriter. Une butte qui domine de 130 mètres la vallée de l'Ailette porte les ruines du fort de la Malmaison, organisées de manière à constituer elles-mêmes une défense redoutable ; la butte est en outre forée de tunnels qui la traversent, entourée de contrescarpes maçonnes. Partout où il y avait quelque ruine, quelques troncs d'arbres, quelque accident de terrain, des mitrailleuses ou de l'artillerie étaient dissimulées. Un puissant travail d'artillerie avait prévalu à l'attaque. Nos fantassins durent pourtant faire des prodiges pour chasser les Boches de leurs derniers refuges. L'élan de nos troupes nous a donné toutes ces formidables positions : Allemant, Vaudesson, la cote 183, La Malmaison, les carrières de Montparnasse, Chavignon, le bois des Fontenilles sont actuellement en deçà de notre front ; nos troupes sont maîtresses de toutes les contre-pentes qui dévalent vers l'Ailette. A l'aile droite nos troupes se trouvèrent en face d'une attaque qui allait être déclenchée contre elles : elles enlevèrent là la carrière de Bohéry, ainsi que les hauteurs dominant Pargny et Filain. Le plateau qui domine la Malmaison nous donne des vues sur la région à l'ouest et au nord du chemin des Dames, jusqu'à Laon, qui est à une dizaine de kilomètres. Notre avance jusqu'à des positions si jalousement défendues est le signe de la perte par les Allemands de la bataille de l'Aisne. Ce magnifique succès se complète par la capture de 8.000 prisonniers, dont 175 officiers, parmi lesquels l'état-major et les colonels de trois régiments, de 70 canons, dont plusieurs lourds, avec 80 mitrailleuses et deux mortiers colossaux d'un modèle tout nouveau, capturés avant d'avoir pu faire leurs essais.

D'autres opérations importantes ont eu lieu sur le front franco-britannique en Flandre. Une nouvelle attaque commune a été effectuée le 22. Les Français, opérant sur un front d'un kilomètre, ont réalisé une très notable progression au nord de Weldhoek, tandis que les Anglais avançaient sur 3 ou 4 kilomètres leurs lignes vers la forêt d'Houthulst, dont l'encerclement par le sud et le sud-est se poursuit méthodiquement.

Un autre événement a marqué la période du 18 au 25. Une force de onze

zeppelins, revenant d'effectuer sur l'Angleterre un raid, qu'ils avaient fait en compagnie de deux autres, et qui d'ailleurs n'a pas eu plus de résultats militaires que les précédents, s'est égarée, le 20, dans le brouillard, au-dessus de notre territoire. Trois de ces pirates ont été descendus : le premier, le L-44, a été frappé par un de nos obus qui l'a incendié à 5.500 mètres d'altitude : sa carcasse est venue s'écraser sur le sol près de Saint-Clément (Meurthe-et-Moselle), tout son équipage a péri. Un autre, le L-49, chassé et mitraillé par nos avions, et étant sans doute à court d'essence, a atterri intact à Bourbonne-les-Bains : son équipage est prisonnier. Le troisième, le L-45, hors d'état de continuer sa route, ayant probablement subi, du fait de nos batteries ou de nos avions, des avaries graves, et n'ayant plus d'essence pour continuer son voyage de retour, est allé tomber à Mison, dans les Basses-Alpes, et a été incendié par son équipage qui est, lui aussi, prisonnier. Ce n'est pas tout : deux autres appareils peuvent être considérés comme perdus. Le L-50, qui voguait de conserve avec le L-49, voyant ce dernier abattu, essaya, en le survolant, de le détruire, mais il n'y put réussir ; au cours de ses manœuvres trop près du sol, une de ses nacelles s'étant accrochée à un arbre se sépara de la coque : les hommes se sauveront en parachute et furent plus tard capturés, tandis que l'appareil s'échappa, mais visiblement désespéré et hors d'état de regagner sa base. Enfin un cinquième pirate a été vu de Toulon, en fort mauvaise posture au-dessus de la mer où, selon toutes apparences, il a fini par tomber. Si ces

deux derniers sont, comme tout le porte à croire, détruits, cela fait pour l'Allemagne une perte de cinq des unités les plus perfectionnées de sa flotte aérienne.



LE RÉSULTAT DE NOTRE VICTOIRE DU 23 OCTOBRE.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL NOLLET

Artilleur de premier ordre, le général Nollet vient de faire sentir aux Allemands la puissance et la maîtrise de nos batteries. Né à Marseille le 28 janvier 1865, entré à l'Ecole polytechnique en 1882, colonel en 1911, il est nommé commandant militaire du palais du Sénat le 22 janvier 1914 ; il quitte ce poste, à la déclaration de guerre, pour commander l'artillerie d'un groupe de divisions de réserve ; le 9 septembre 1914 il est placé à la tête de l'artillerie d'un corps d'armée. Général de brigade le 18 décembre suivant, il commande une brigade d'infanterie en janvier 1915, puis une division au mois de juin de la même année. Promu général de division à titre temporaire le 12 mai 1916, il est placé à la tête d'un corps d'armée. En octobre il est nommé inspecteur de la zone des armées. Le 4 mars 1917 il prenait de nouveau le commandement d'un corps d'armée et deux mois après il était nommé général de division à titre définitif.

Le général Nollet a été cité à l'ordre de l'armée, le 14 septembre 1915, dans les termes suivants :

« Par une offensive opiniâtre et habilement conduite de cinq semaines a enlevé à un ennemi supérieur en nombre des positions formidables ; a montré, au cours des opérations, des qualités remarquables de bravoure personnelle, de calme et de décision. »

LE CONCOURS CINÉMATOGRAPHIQUE DU "PAYS DE FRANCE"

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Nous sommes aujourd'hui en mesure de donner quelques précisions aux correspondants de plus en plus nombreux qui nous demandent des détails sur le concours annoncé par LE PAYS DE FRANCE. Voici en quoi il consiste :

LE PAYS DE FRANCE va publier prochainement un roman cinéma intitulé **SUZY L'AMÉRICAINE**, auquel nous avons adapté un grand concours, simple et à la portée de tous. Il ne nécessitera de nos lecteurs et des habitués du cinéma aucun travail, aucune recherche, mais simplement un peu d'attention.

Ce roman cinéma étant divisé en 16 épisodes, notre concours comportera une question primordiale divisée en 16 questions, une question pour chaque épisode. Les questions, présentées d'une façon aussi amusante que simple, seront posées à la fois par le Pays de France et par cinémas qui passeront notre roman cinéma :

SUZY L'AMÉRICAINE, PAR GEORGES LE FAURE

Des questions subsidiaires, également très simples, permettront de départager les concurrents ex æquo sur la question primordiale. Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste importante des prix attribués à ce concours.

LES SUPERZEPPELINS

Le zeppelin ! Que n'en avait-on pas dit en Allemagne avant la guerre ! Arme de destruction puissante, animée d'une grande vitesse, elle semblait fort à redouter et nombreux étaient chez nous ceux, même parmi les spécialistes, qui craignaient les manifestations de son activité. Ces trois ans de guerre nous ont montré que l'on avait chez nos ennemis beaucoup exagéré la valeur militaire du dirigeable rigide qui, à tout prendre, est infiniment inférieur à l'avion.

Il est cependant intéressant de retracer les caractères des derniers en date, ceux qu'on a pompeusement baptisés superzeppelins, type auquel appartiennent les appareils descendus récemment.

Nous avons en temps voulu (1) publié un article relatif aux zeppelins. Il s'agissait à l'époque de l'aéronef dit d'armée ; depuis, la construction des mastodontes de l'air a considérablement évolué. On n'emploie plus que le dirigeable dit de marine, c'est à ces appareils que répond notre description.

La carcasse du superzeppelin. — C'est un véritable navire aérien, un colosse qui mesure près de 200 mètres de long, avec une hauteur de 25 mètres et une largeur maxima de 22 mètres. La capacité totale est voisine de 60.000 mètres cubes.

Il est essentiellement constitué par une armature d'aluminium, sorte d'immense poutre à treillis, faite elle-même de pièces longitudinales, assemblées et réunies pour se continuer l'une dans l'autre de l'avant à l'arrière, et par une série de pièces transversales formant un polygone de 24 côtés, c'est-à-dire se rapprochant beaucoup de la circonférence.

A la partie inférieure est une sorte de quille courant sur la presque totalité de l'aéronef.

L'avant est arrondi, l'arrière est effilé, l'ensemble se rapproche comme forme des grands céacés.

Tous ces points que nous venons de relater sont autant de caractères distinctifs du superzeppelin d'avec ses devanciers.

Les précédents zeppelins étaient en forme de cigare, allongés à leurs deux extrémités, le contour polygonal de la ferme transversale s'éloignait beaucoup plus du contour de la circonférence, puisqu'il ne comportait que 16 côtés.

Enfin, la capacité de l'enveloppe et des ballonnets, et, par conséquent, la

à la surface extérieure de la coque sont appendues les nacelles, et sont fixés les appareils de direction et de stabilité : empennage et gouvernail.

L'empennage est considérablement simplifié sur les superzeppelins ; au lieu de cellules qui résistaient à l'air, l'aéronef porte vers l'arrière des surfaces planes de grandes dimensions, situées dans le plan de l'axe en croix de l'appareil ; ainsi de chaque côté de la carcasse sont deux plans horizontaux et dans le plan vertical, au-dessus et au-dessous de l'axe médian, un plan vertical. Ces quatre plans sont prolongés en arrière par un gouvernail, lui-même complété par un petit plan à angle droit avec le gouvernail. Les plans horizontaux sont donc prolongés par les gouvernails de profondeur, les plans verticaux, par les gouvernails de direction.

Gouvernails et empennage sont faits d'une armature en aluminium renforcée d'acier aux extrémités et couverte d'étoffe : les commandes sont en fil d'acier et partent de la nacelle avant.

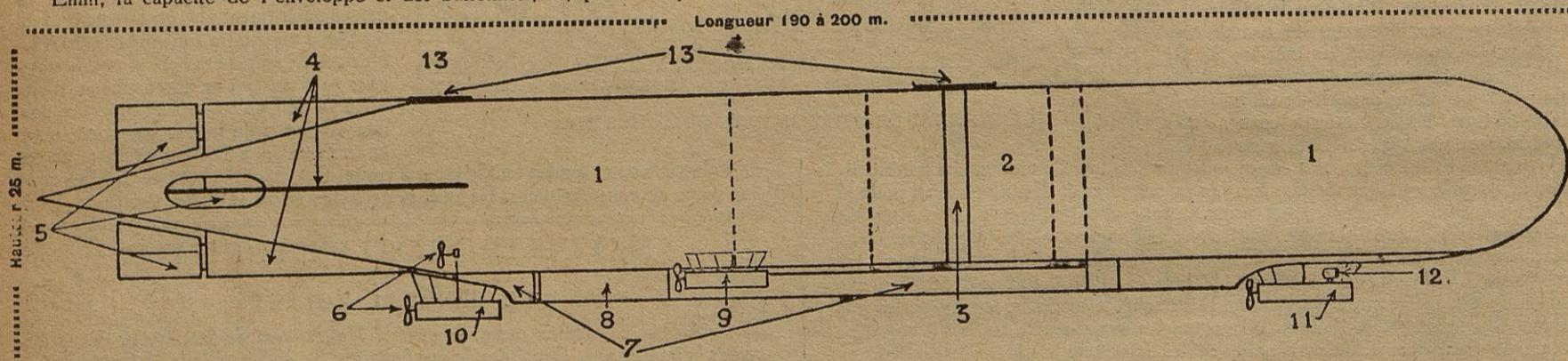
Les nacelles. — Les superzeppelins ont quatre nacelles, on pourrait même dire cinq, car la nacelle avant est pour ainsi dire double. Deux nacelles sont dans l'axe médian. La nacelle avant est à 25 mètres de l'extrémité antérieure ; la nacelle arrière, à 75 mètres de l'extrémité postérieure. Ce sont les deux nacelles principales.

La nacelle avant, de 10 mètres de long, contient tous les éléments de la conduite de l'aéronef, la commande des lance-bombes, la T. S. F., enfin deux postes de mitrailleuses et, tout à fait en arrière, une chambre de machines avec un moteur actionnant une hélice arrière ; sur le toit de la nacelle est un projecteur.

La nacelle arrière est réservée aux machines ; deux moteurs accolés actionnent chacun une hélice suspendue en porte à faux à une sorte de potence appliquée aux flancs de la carcasse. Le troisième moteur, situé en arrière des deux précédents, commande une hélice arrière. Il semble que, au cas de panne d'une des machines actionnant l'hélice latérale de la nacelle arrière, l'autre machine latérale pourrait servir à actionner les deux hélices. Dans la nacelle arrière peuvent être disposées des mitrailleuses. Enfin deux nacelles sont situées au milieu de la distance qui sépare les nacelles avant et arrière ; elles sont d'ailleurs de part et d'autre du plan médian ; ce sont les nacelles latérales ; elles contiennent chacune une machine entraînant une hélice située à leur partie arrière.

Toutes les nacelles sont en tôle ondulée d'aluminium renforcée de poutres ; elles sont complètement fermées et fenêtrées ; à leur face inférieure sont des amortisseurs d'atterrissement, sorte de ballonnets de caoutchouc gonflables à volonté.

On peut aller de la nacelle avant à la nacelle arrière et circuler dans



LEGENDE : 1. Ballonnets. — 2. Chambre-souffle. — 3. Puits. — 4. Empennage. — 5. Gouvernails. — 6. Hélices. — 7. Chambres d'eau servant de lest. — 8. Chambre de bombardement. — 9. Nacelle latérale. — 10. Nacelle arrière. — 11. Nacelle avant. — 12. Projecteur. — 13. Plates-formes supérieures.

force ascensionnelle, était bien moindre. L'augmentation des dimensions a eu pour but, d'une part de donner à l'aéronef la faculté d'atteindre de plus grandes altitudes, d'autre part de renforcer la solidité de la construction.

Sur la carcasse en aluminium est tendue une étoffe de coton très fine, imperméabilisée, recouverte sur sa face extérieure d'une couche extrêmement mince d'une substance noire. On a parlé d'étoffes ignifugées ; il n'en est rien : celle qui provient du L-49 nous a montré qu'elle brûlait d'une façon remarquable.

L'intérieur. — L'intérieur de cette énorme coque est divisé en trois parties par deux cloisons transversales, rapprochées l'une de l'autre et situées dans la partie centrale. Les trois compartiments sont d'inégales dimensions ; les deux extrêmes, très vastes, contiennent les ballonnets ; le compartiment central est vide.

Chaque cloison transversale séparant les compartiments est faite d'une étoffe tendue, percée au centre d'un très grand orifice, qui permet le passage de l'air chassé du compartiment extrême ou appelé par le jeu des ballonnets. Les superzeppelins ont de 19 à 24 ballonnets ; chacun de ceux-ci est fait de toile tissée serrée, doublée de baudruche, renforcée au contact de la quille et ayant une capacité variant de 3.000 à 3.500 mètres cubes. Tous ces ballonnets sont traversés par un câble horizontal en acier, qui va d'un bout à l'autre de l'aéronef et qui renforce la carcasse, dont il forme en quelque sorte l'axe ; le câble pénètre le ballonnet et en sort par une manche fortement liée autour de lui et qui en assure l'étanchéité. Entre chaque ballonnet et le suivant est une sorte de cloison métallique, formée par des fils radiaux partant des angles du contour de la ferme polygonale et aboutissant, sur le câble longitudinal, à un disque circulaire ; cette disposition permet de tendre à la fois les deux systèmes de câbles, les radiaux et le longitudinal.

Chaque ballonnet est muni de plusieurs soupapes ; à la base est la soupape de gonflement ; latéralement sont les soupapes de sûreté, qui règlent la pression intérieure du ballonnet, et les appareils déterminant la pression, qui transmettent leurs indications au timonier chargé du gouvernail de profondeur. Chaque ballonnet est muni d'un thermomètre ; les variations de température modifient en effet considérablement le volume intérieur du gaz.

Le ballonnet est attaché à la carcasse par son sommet et à la partie supérieure de la passerelle par sa base ; latéralement, le ballonnet ne vient pas au contact de la coque.

la carcasse en suivant une passerelle située à la partie inférieure de la quille.

Moteurs et hélices. — Les moteurs sont des Maybach à six cylindres verticaux séparés, développant chacun 240 chevaux, soit 1.440 chevaux pour l'aéronef. Chaque moteur est muni d'un silencieux ; le refroidissement est à eau et fonctionne suivant un système de thermosiphon avec un radiateur fixe extérieur. La consommation est d'environ 40 à 50 litres d'essence par cheval-heure et de 3 à 4 kilos d'huile.

Il existe 32 réservoirs à essence en quatre groupes, contenant en totalité près de 8.000 litres, et un réservoir à huile par moteur, contenant 110 kilos d'huile. La vitesse dépasse 100 kilomètres à l'heure ; le plafond, très élevé, est certainement au-dessus de 5.000 mètres et des appareils à oxygène permettent à l'équipage d'atteindre ces hauteurs sans inconvenients ; enfin, les zeppelins peuvent parcourir aisément 1.200 kilomètres sans atterrir. On trouve à bord : du lest sous la forme d'eau contenue dans une série de poches disposées dans la quille, en tout 20.000 litres, des extincteurs d'incendie ; on y trouve aussi un système très complet d'éclairage électrique, actionné par des dynamos ; des téléphones, des tuyaux acoustiques.

Armement. — L'armement défensif est réalisé par 4 ou 6 mitrailleuses placées dans les nacelles ; on a en effet supprimé les armes situées sur les plates-formes de la partie supérieure de la carcasse. Les dangers d'allumer le ballon en tirant doivent y être pour quelque chose. L'armement offensif est réalisé par des bombes maintenues dans deux râteliers en contenant chacun vingt-cinq ; le déclenchement se fait en deux temps : ouverture d'un panneau au moyen d'un rideau à glissière ; libération du projectile de sa ceinture de sûreté au moyen d'un déclic dont la commande est dans la nacelle avant.

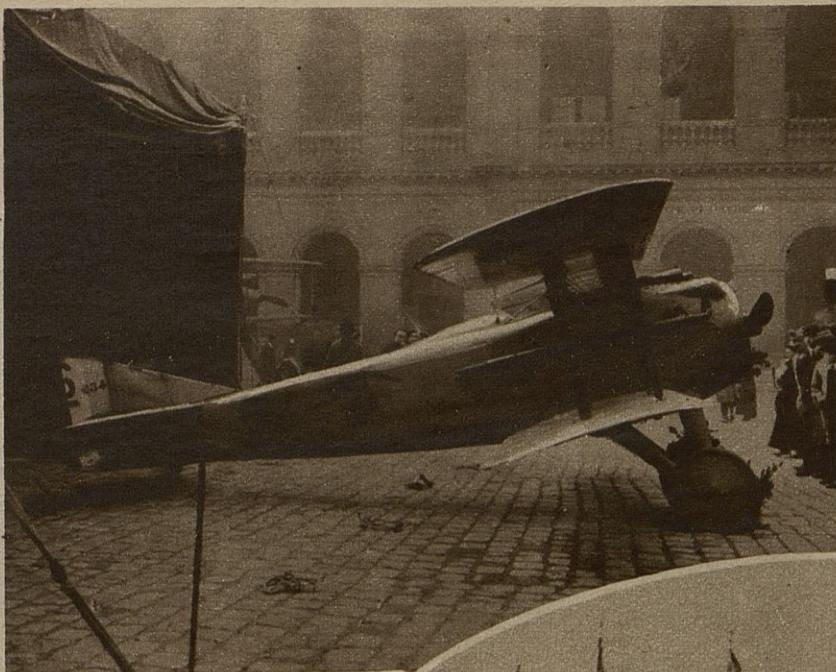
Un superzeppelin emporte environ 3.000 kilos de bombes en projectiles de 50 à 300 kilogrammes.

Enfin les zeppelins peuvent être complétés par une nacelle d'observation, sorte de boîte empennée en forme de poisson, fixée par un câble à la carcasse ; cette nacelle peut, au ralenti, être descendue à 800 mètres au-dessous de l'aéronef ; elle est reliée au poste de commandement par un téléphone ; elle serait destinée à permettre l'observation pendant que le zeppelin reste caché dans la brume. Disons que l'équipage est de dix-neuf à vingt-deux personnes.

Ajoutons enfin que les personnalités compétentes estiment le prix de revient actuel d'un de ces aéronefs à environ 15 millions de francs.

A. G.

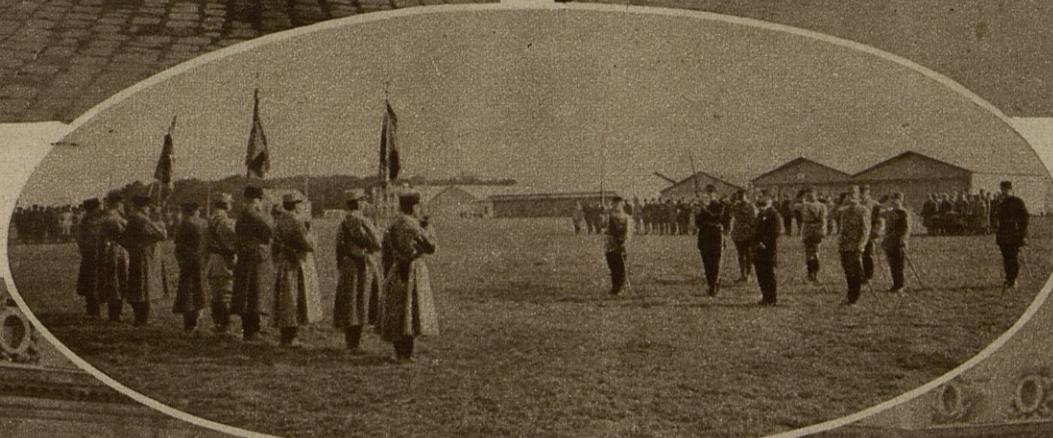
L'HOMMAGE DE LA FRANCE A GUYNEMER



A gauche et à droite,
l'avion de Guynemer, le
« Vieux-Charles », dans
la cour des Invalides

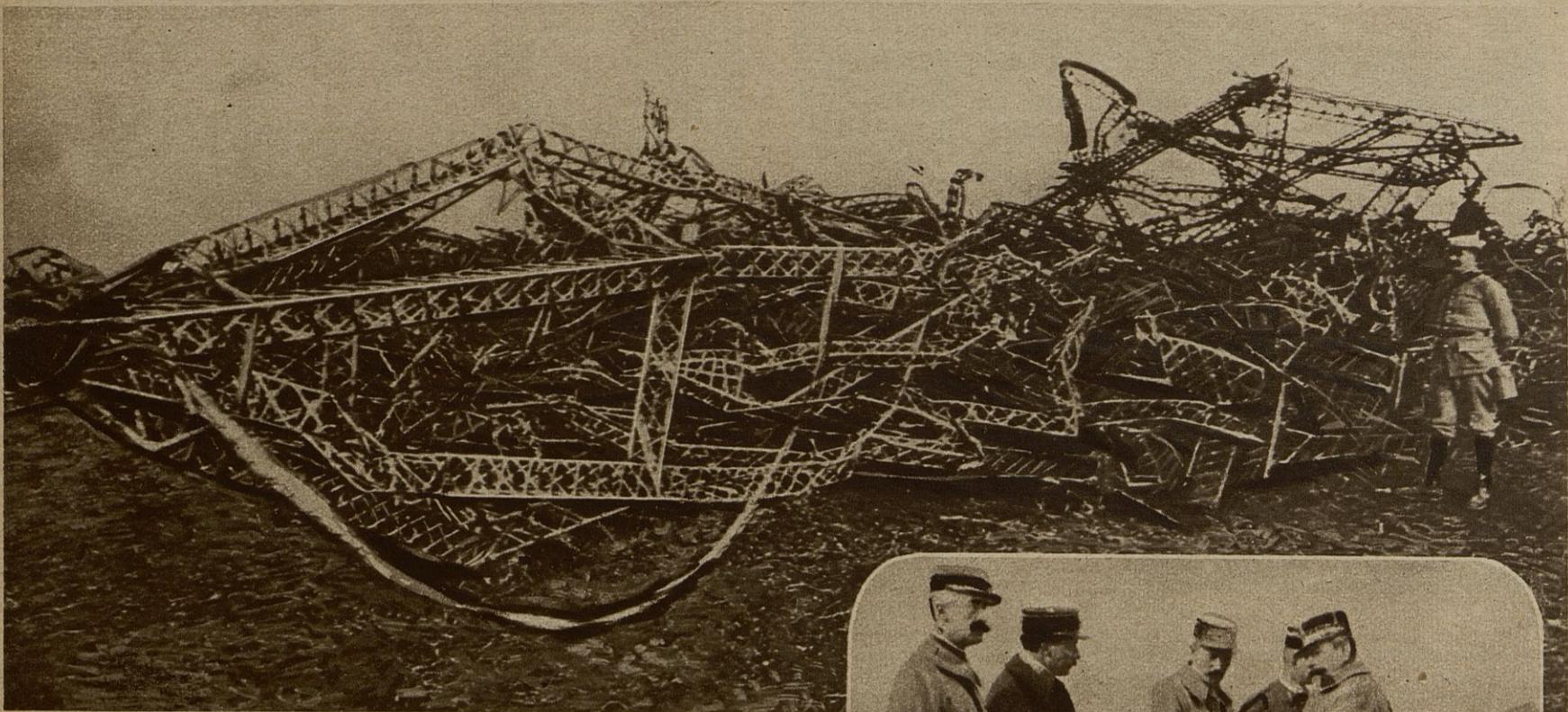


Au centre, M. Dumesnil
assiste à la prise d'armes
à la mémoire de Guy-
nemer à l'école d'Avord.



Dans sa séance du 19 octobre, la Chambre des députés, se faisant l'interprète de la reconnaissance unanime de la nation pour les services rendus par Guynemer à la patrie, a voté, sur la motion de M. Lasies, l'inscription du nom du glorieux aviateur aux murs du Panthéon. En outre, une prise d'armes a eu lieu le 21 à la même heure dans toutes les écoles d'aviation pour commémorer la carrière du héros. L'avion avec lequel Guynemer remporta la plupart de ses victoires est exposé aux Invalides.

LE ZEPPELIN ABATTU PAR NOS ARTILLEURS



Un autre aspect des ruines du zeppelin « L-44 ». Dans le médaillon, le préfet causant, près des débris de l'appareil, avec le général commandant cette région militaire qu'entourent de nombreux officiers.



Cet amas de membrures tordues par le feu est tout ce qui reste du « L-44 » qui est tombé dans un champ à Saint-Clément, à 10 kilomètres de Lunéville. Il a été incendié à 5.500 mètres d'altitude par la section demi-fixe 174 de défense aérienne, commandée par les lieutenants Fenouillet et Curie. Il ne s'écoula que 25 minutes entre le moment où il fut aperçu et celui où il s'écrasa sur le sol. Tous les hommes qui le montaient ont péri : leurs cadavres furent retrouvés mutilés et carbonisés sous les débris ou aux alentours.

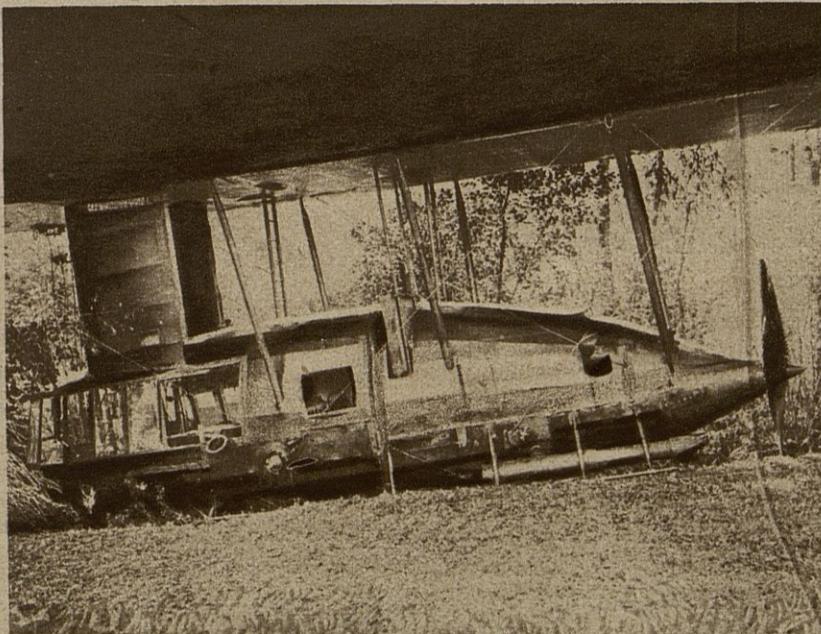
APRÈS LA CHUTE DU « L-49 » A BOURBONNE



M. Dumesnil, entouré d'une commission d'officiers spécialistes, examinant diverses pièces du zeppelin « L-49 ».



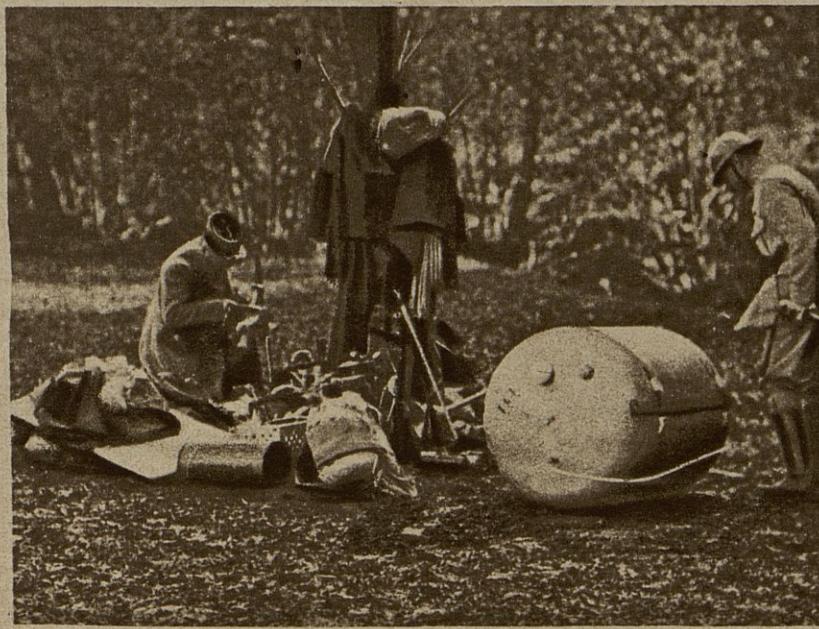
M. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique militaire, entouré de généraux, sur le théâtre de la capture du zeppelin.



La nacelle principale, disposée à l'avant, dans l'axe du moteur, et contenant le poste de commandement. Au-dessous, près des objets retirés de la nacelle, on voit un réservoir d'essence.



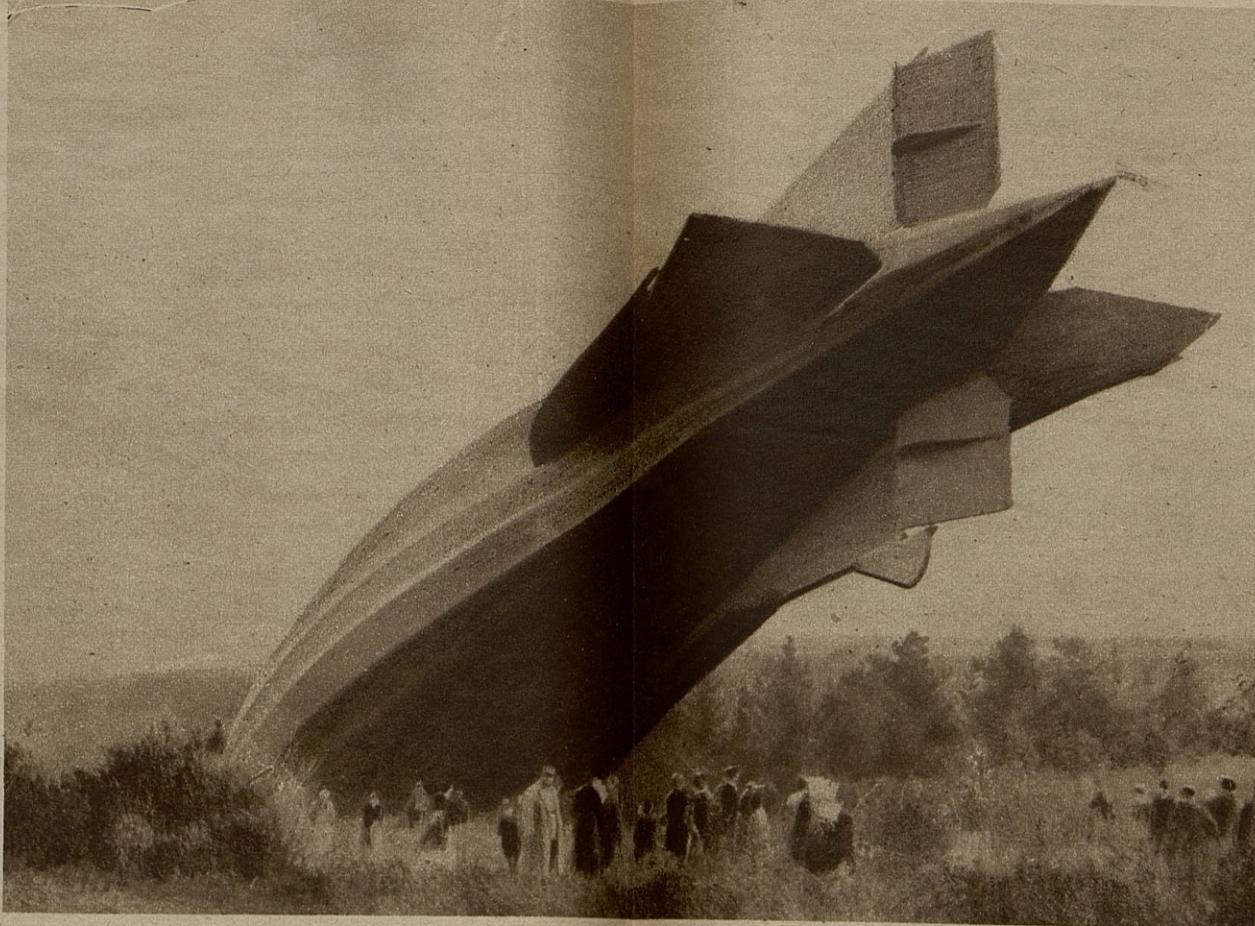
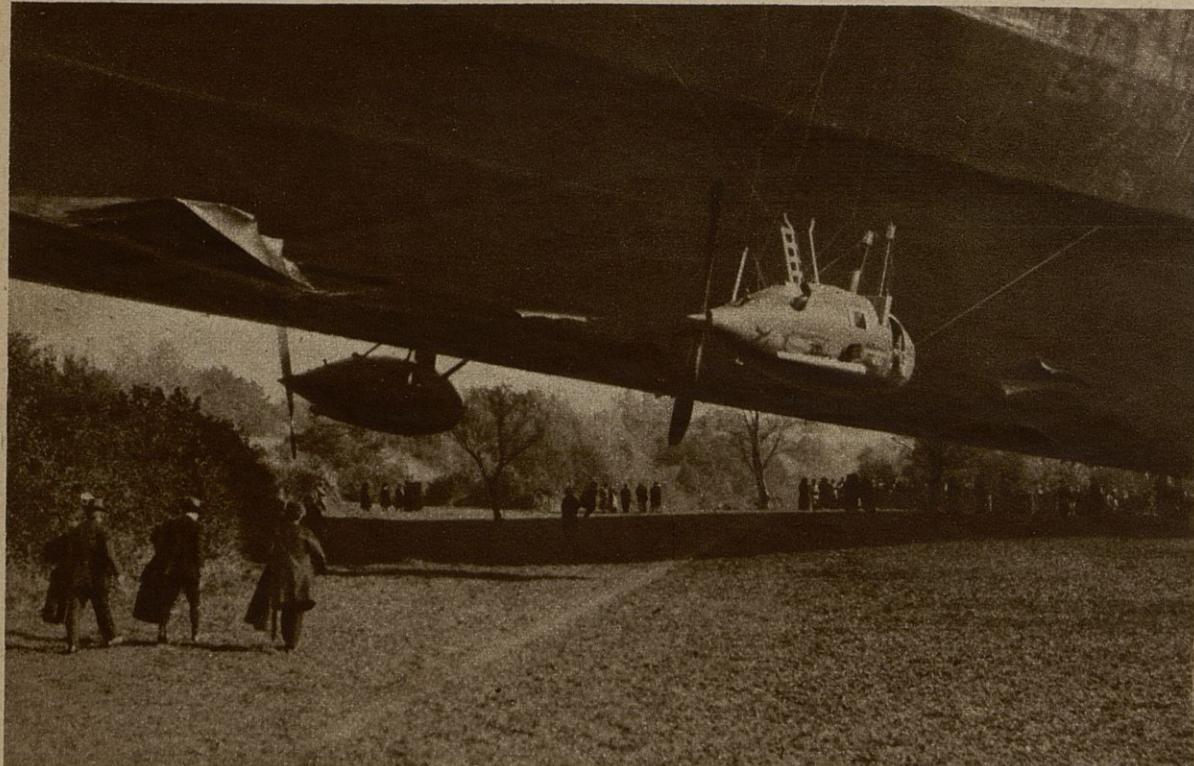
Une des mitrailleuses du dirigeable, un porte-voix, d'autres objets, et même des bottes. Au-dessous, l'équipage ennemi prisonnier est emmené dans un camion automobile.



Un des onze zeppelins qui, le 20 octobre, survolèrent notre territoire au retour d'un raid sur l'Angleterre, le « L-49 », harcelé par nos aviateurs de l'escadrille 152 et paralysé par le manque d'essence, fut forcé d'atterrir à Bourbonne-les-Bains. Il était intact, l'équipage n'ayant pu le détruire grâce à l'intervention d'un hardi citoyen de la localité, M. Boiteux. Nous donnons de ce zeppelin une vue d'ensemble pages 8 et 9. Ici ce sont quelques épisodes qui suivirent la capture de l'une des plus belles unités de la flotte aérienne allemande.

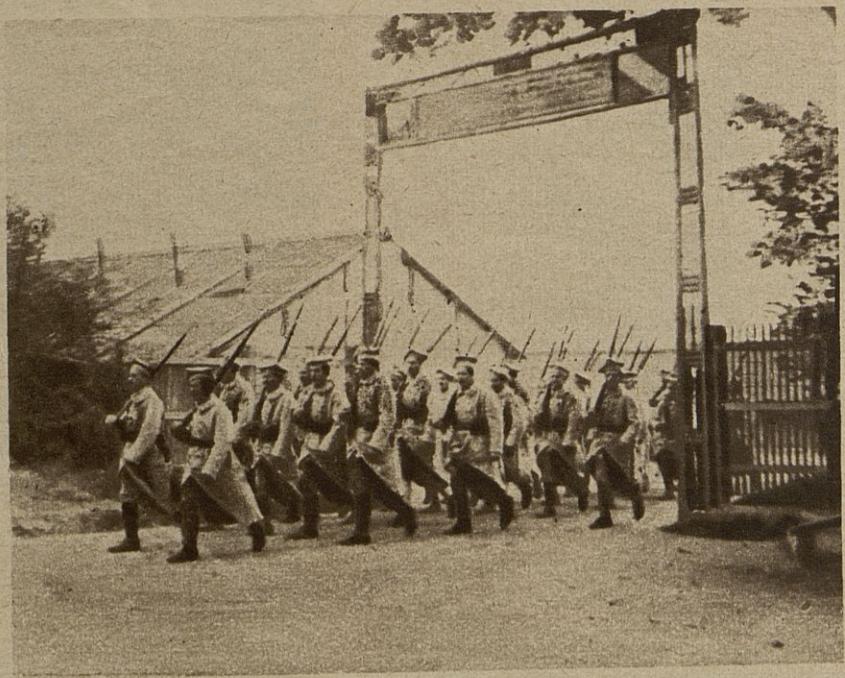


LE ZEPPELIN « L-49 ». HARCELÉ PAR NOS AVIONS. A ÉTÉ OBLIGÉ D'ATTEURIR PRÈS DE BOURBONNE-LES-BAINS

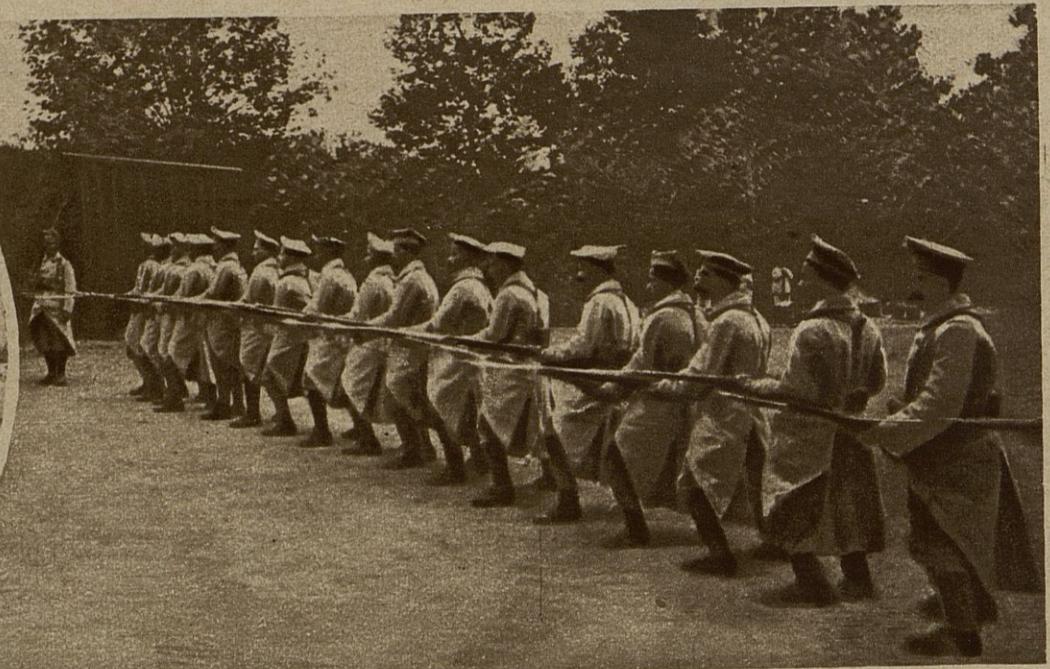


Ces photographies du « L-49 », contraint d'atterrir près de Bourbonne-les-Bains, permettent de se faire une idée de la masse vraiment colossale des zeppelins du nouveau type. Le centre de l'appareil repose sur un renflement de terrain ; l'avant baigne dans un modeste ruisseau : l'Apance. En haut, à gauche et à droite, les nacelles latérales ; elles contiennent chacune un moteur qu'actionne une hélice ; la déchirure qu'on voit dans l'enveloppe est une avarie insignifiante. Au milieu, vue de l'arrière du dirigeable, montrant la disposition des plans de direction.

L'ARMÉE POLONAISE EN FRANCE



Le camp de Sillé-le-Guillaume, dans la Sarthe, dépôt et centre d'instruction de l'armée polonaise. A droite : l'entrée du camp.



Le drapeau offert au 1^{er} bataillon polonais par les dames de Bayonne : il est de couleur amarante, avec l'aigle polonaise. A droite, les Polonais à l'exercice. Beaucoup d'entre eux étaient déjà dans notre armée et se sont battus sur le front français ou en Macédoine.



Le gouvernement français vient d'autoriser la création en France d'une armée polonaise, dont l'organisation est confiée au général Archinard. Elle se compose uniquement de volontaires. Sa tenue ne se distingue de celle de nos troupes que par quelques insignes et par la coiffure qui consiste en une sorte de bonnet carré, la czapka. Ses grades sont les mêmes que dans notre armée. Voici, à gauche, la remise, le 15 octobre, au camp de Sillé, du drapeau au 1^{er} bataillon polonais. A droite, le général Archinard passe le bataillon en revue.



LOIN DES YEUX
PAR
Henri PELLIER

VII

RIPoste BIEN PRÉPARÉE

Philip Millerson et sa sœur, s'ils avaient de nombreux défauts, et surtout une silhouette antipathique et ridicule, n'en possédaient pas moins une qualité précieuse pour la besogne toute spéciale dont on les avait chargés : ils avaient tous deux beaucoup d'initiative et de sang-froid. C'est qu'aussi ils n'en étaient pas à leur première affaire d'espionnage. Ils avaient déjà opéré en Amérique et en Angleterre, et s'étaient toujours tirés d'embarras, même dans les situations les plus critiques. Celle où ils se trouvaient en ce moment, sans être désespérée, n'était pas moins inquiétante. On venait de leur dérober tout un paquet de documents qu'ils avaient eu beaucoup de mal à se procurer, et qui, surtout, étaient des plus compromettants. Le coup était dur. Aussi Philip Millerson, tout en tiraillant sa barbiche et en assujettissant ses lunettes d'or, parcourt-il sa bibliothèque d'un pas rageur et en proférant des menaces.

Tout à coup il s'arrête, fait claquer ses doigts et déclare :

— Ça n'avance à rien de s'énerver. Fanny sera ici dans un quart d'heure, il s'agit de bien nous entendre avant son arrivée.

— C'est malheureusement très simple, dit Anna Millerson en esquissant une grimace, il n'y a plus qu'à filer et presto...

— Ce qui serait idiot, interrompt Philip. D'abord parce que rien n'est encore définitivement perdu. Ensuite il serait aussi lâche que maladroit de ne pas chercher à rattraper des documents qui nous seront payés à prix d'or. Sans compter notre amour-propre. Ce serait la première fois que nous avouerions un échec, et un échec complet.

— C'est vrai, approuve Anna Millerson avec un geste énergique qui fait danser ses bigoudis. Sachons d'abord ce qui a bien pu se passer ici. Je vais interroger habilement Fanny. Une fois cette alerte passée, nous la mettrons à la porte sous n'importe quel prétexte. Chut !... La voici !

Aussitôt Philip Millerson écrit à son bureau pendant que sa sœur prend un chiffon et se met à épousseter, selon son habitude, les bibelots rangés sur la cheminée.

La vieille Fanny adresse à ses maîtres un bonjour respectueux et se dirige vers la cuisine pour préparer le déjeuner du matin, quand Anna Millerson lui demande d'un petit air détaché :

— Vous êtes certaine qu'il n'est venu personne hier, pendant notre promenade ?

— J'en suis sûre.

— Et vous ne vous êtes pas absente ?

— Mais non, madame, répond Fanny en rougissant, et après avoir un peu hésité.

— C'est que, voilà, explique Anna Millerson en fixant la vieille bonne, on a pris ici, sur cette cheminée, un bibelot sans grande valeur, mais auquel nous tenions...

— Ce n'est pas moi, madame, interrompt vivement Fanny.

— Nous en sommes convaincus, déclare Anna Millerson en poursuivant son mensonge, mais, comme cet objet se trouvait ici avant notre départ pour la promenade, et qu'il n'y était plus à notre retour, il faut bien en conclure qu'il a été dérobé pendant notre absence. C'est pourquoi je vous demandais si vous ne vous étiez pas éloignée, dans la journée, de la villa. Cela aurait pu vous arriver.

— Eh ! bien, oui madame, j'aime autant vous dire la vérité, répond Fanny toute troublée à l'idée qu'on pourrait la soupçonner d'un vol. J'ai dû m'absenter une toute petite heure. Mais, ajoute-t-elle vivement, si j'y ai consenti, c'est que j'étais bien sûre que la maison serait aussi bien gardée que par moi-même. C'est Alfred qui a bien voulu me remplacer, même qu'il a continué à ranger les tomates pour qu'il n'y ait pas de temps perdu...

— Alfred ? Qui ça, Alfred ? questionne vivement Philip Millerson.

— Le jardinier de Mme Desgranges. C'est notre voisin, et un brave homme...

Voir les numéros 153, 154, 155, 156, 157 et 158 du *Pays de France*.

— Ah ! oui, interrompt Anna Millerson de sa voix la plus douce, je le connais. Je l'ai souvent vu chez nos amis, bien qu'il ne s'occupe plus beaucoup du jardin depuis quelques jours.

— C'est qu'il est maintenant au service de Mme Lancelin, l'amie de Mme Desgranges, explique Fanny, heureuse de paraître renseignée et de détourner la conversation. Il soigne, paraît-il, tout spécialement, un aveugle qui se trouve logé au pavillon...

— Un aveugle ? interrompt Philip Millerson, subitement intéressé, quel aveugle ?

— C'est un mystère, avoue Fanny. On sait seulement que c'est un parent de Mme Lancelin, la dame qui est logée au pavillon.

— Mais, insinue Anna Millerson, en pesant sur chaque mot, vous disiez tout à l'heure que vous avez « consenti » à confier à cet Alfred la garde de notre maison. C'est donc lui qui vous l'avait proposé ?

— Oui, madame, par gentillesse, pour me rendre service.

— C'est parfait, approuve Anna Millerson en s'efforçant de sourire. N'en parlons plus. Vous pouvez aller préparer notre déjeuner.

— Madame et monsieur ne m'en veulent pas ? interroge Fanny, le visage inquiet.

— Oh ! pas du tout ! s'écrient Philip et sa sœur d'une même voix.

Et ils font semblant de s'extasier sur la pureté du



ciel qui annonce une belle journée, et d'avoir oublié tout le reste.

Puis Anna Millerson entr'ouvre la porte pour s'assurer que la vieille bonne a bien regagné sa cuisine.

Revenant alors près de son frère, elle lui dit à voix basse, et avec un geste décidé :

— Il n'y a pas deux façons de procéder. Je sais que Mme Lancelin ne reste jamais au pavillon dans la matinée. Aussitôt après son petit déjeuner, elle se rend à la villa des Desgranges. Il faut donc éloigner aussi le fameux Alfred, qui est sûrement notre voleur, et qui a dû serrer nos documents dans quelque coin du pavillon. C'est là qu'il faut chercher, et ce n'est pas le mystérieux malade, un aveugle, qui sera bien gênant !...

— Je me charge de cette visite, interrompt Philip Millerson avec décision. Il ne me faudra pas plus d'une demi-heure.

— Et, pendant cette demi-heure, promet Anna Millerson, je ne serai pas embarrassée de faire occuper ailleurs le nommé Alfred. Je vais prier Mme Desgranges de me donner les fleurs qu'elle m'avait souvent proposées, et aussi quelques boutures de ses serres. On enverra chercher le jardinier Alfred, et je l'aurai ainsi sous la main.

— Il faudra le garder une bonne demi-heure.

— C'est convenu.

— Pour plus de prudence, comme toujours, explique Philip Millerson, tenons prêts nos deux sacs de voyage. Tu sais où retrouver le bateau qui doit nous emmener pendant que l'on nous cherchera à Villefranche ou à Beaulieu. Si ma visite au pavillon n'aboutit pas, si tout rate, nous filons ! Mais, ajoute-t-il en frappant sur la table, ça ne peut pas rater.

Cependant, ce matin-là, aussitôt après le départ de

Mme Lancelin, le vieux serviteur Alfred avait rejoint son lieutenant et lui expliquait, du mieux qu'il pouvait, le contenu des documents rapportés la veille. Et, à chaque nouvelle note, à chaque plan, à chaque photographie, Robert Girard s'écrivait en serrant les poings :

— Quels bandits ! Mais, cette fois, nous les tenons bien. Il va falloir prévenir le docteur Castagniers...

— J'entends du bruit, interrompt Alfred. Je vais voir qui vient.

— Mets les documents dans le tiroir du bureau, à portée de ma main, recommande vivement Robert Girard.

Deux minutes après, Alfred expliquait :

— C'est Rose qui m'avertit de passer à la villa : Mme Desgranges m'attend.

— Va, conseille Robert Girard. Nous terminerons l'examen des documents à ton retour. Si tu rencontres le docteur Castagniers, c'est bien entendu, prie-le de passer me voir le plus tôt possible.

— Bien, mon lieutenant. Vous n'avez pas d'autres recommandations ?

— Si l'on s'informe de moi là-bas, explique Robert Girard, tu répondras que je travaille toujours dans mon atelier. A propos, ajoute-t-il après un moment d'hésitation et en prenant sur le bureau une petite maquette reproduisant trois fleurs, simple esquisse que, de son ébauchoir, il avait très habilement fouillée, tu me promets que cela ressemble à des fleurs ?

— Pas moyen de s'y tromper, mon lieutenant, affirme Alfred avec conviction. C'est même joliment travaillé.

— Eh ! bien, recommande Robert Girard en rougissant légèrement, tu donneras ce petit travail à Mme Suzanne Barville de ma part. Mais, dis-lui bien que ce n'est qu'un essai, et que je ferai mieux bientôt.

— Compris, mon lieutenant, dit Alfred en prenant dans ses gros doigts la fine maquette, et il ajoute d'un air entendu : « Et vous pouvez me croire, c'est un cadeau qui sera rudement bien accueilli ! »

En effet, quand Alfred, profitant de ce qu'il a pu rejoindre Mme Suzanne Barville seule sur la terrasse, s'acquitte de sa commission, la jeune fille ne peut cacher sa joie :

Elle dit à plusieurs reprises :

— Oh ! que c'est joli... et que cela me fait plaisir !

Puis elle s'éloigne, gagnant le parc à pas lents et admirant avec un sourire heureux ce simple travail où le jeune officier aveugle a dû mettre tant de patience, d'habileté et de soin. Et elle murmure : « Pendant qu'il a fouillé cette esquisse, les heures ont passé moins dououreuses pour lui. Il n'a plus songé à sa détresse... et il a pensé un peu à moi ! »

Alors Suzanne Barville, entre deux bouquets d'arbres, regarde longuement le pavillon où travaille maintenant, avec un peu de joie au cœur, celui qui était arrivé au milieu d'eux si abattu et si désespoiré. Elle se sent alors toute fière, et aussi un peu émue, de son rôle de « petite fée » qu'elle vient de jouer avec un succès qu'elle n'aurait jamais osé espérer.

Comme s'il s'établissait une sorte de suggestion, véritable courant d'affectionnée sympathie, entre les deux jeunes gens, Robert Girard, de son côté, ne peut oublier la mission délicate dont il vient de charger le bon Alfred. Au lieu de retourner à l'atelier, dont le chemin lui est maintenant familier, il est resté assis devant son bureau. Mais il ne songe déjà plus au voisinage des deux espions ni aux documents qui sont là, sous sa main, dans son tiroir. Non. Ses pensées ont pris un tour plus agréable et plus charmant, surtout plus en rapport avec le concert que donnent dans les arbres les oiseaux grisés de soleil, et avec la brise qui souffle, de la mer, toute fraîche et toute parfumée.

Robert Girard se représente la jeune fille, dont Mme Lancelin lui a, plusieurs fois déjà et bien innocemment, vanté la grâce et détaillé les qualités. Il la voit souriante et songeuse, tenant sa modeste esquisse entre ses doigts si souples et si fins. Il se plaît à se la figurer, sa jolie taille bien prise dans une toilette claire et charmante, ses blonds cheveux noués à la hâte et tout dorés des reflets du soleil, la chanson aux lèvres et la gaîté dans les yeux. Et son imagination, devenue plus vive depuis qu'elle lui est si précieuse, se met à broder d'adorables attractions sur ce thème gracieux.

Tout à coup une porte, vivement ouverte, le tire de sa douce rêverie. On vient d'entrer dans le pavillon. Il ne reconnaît ni le pas de Mme Lancelin ni celui d'Alfred. Il crie : « Qui est là ? » Personne ne répond. Mais la porte du bureau s'ouvre, non moins vivement. L'officier aveugle demande à nouveau : « Qui est là ? »

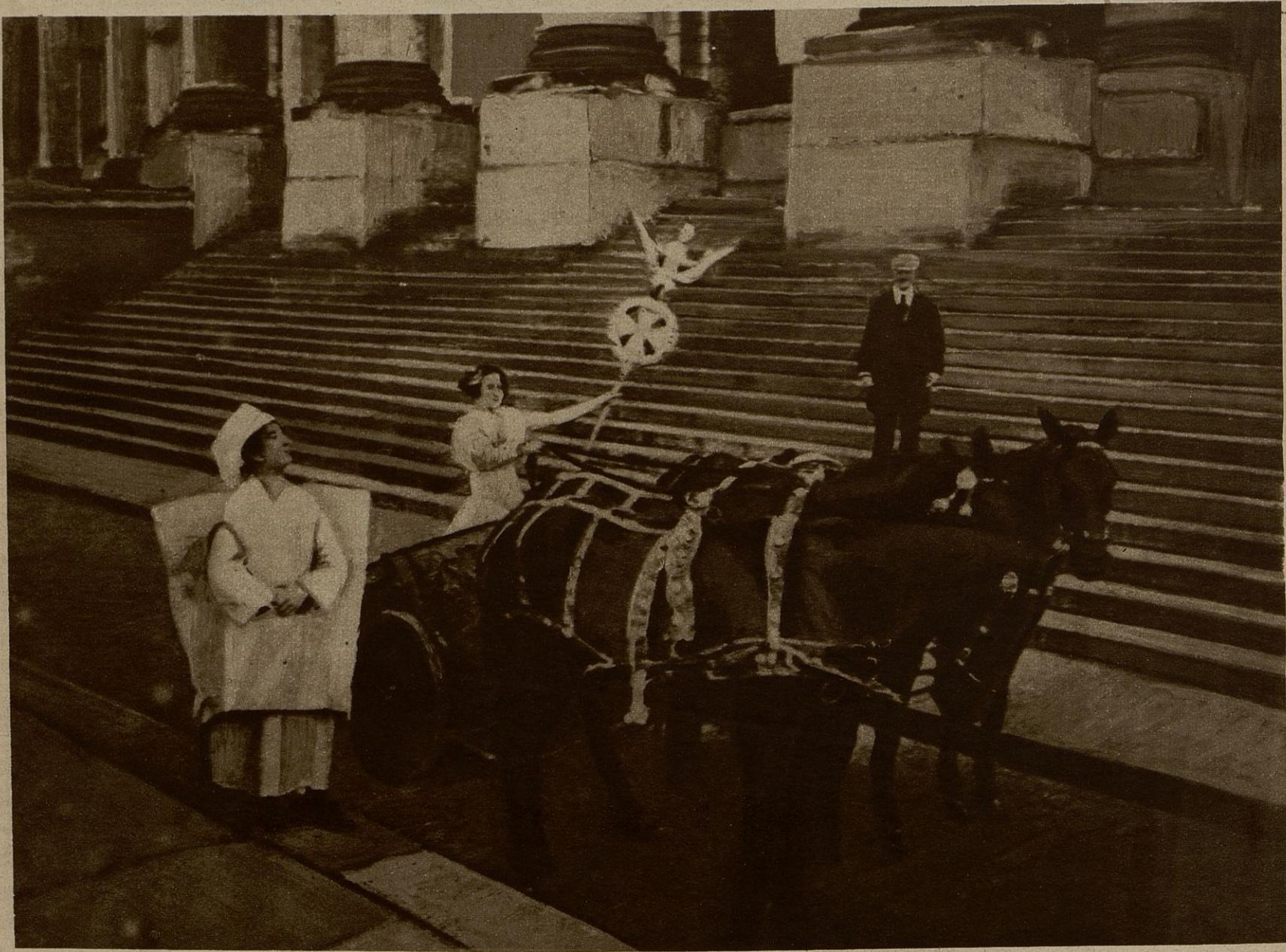
Pour toute réponse s'élève un rire agressif et insolent qui fait se dresser Robert Girard tout pâle et tout vibrant.

(A suivre.)

LA PROPAGANDE POUR L'EMPRUNT ALLEMAND

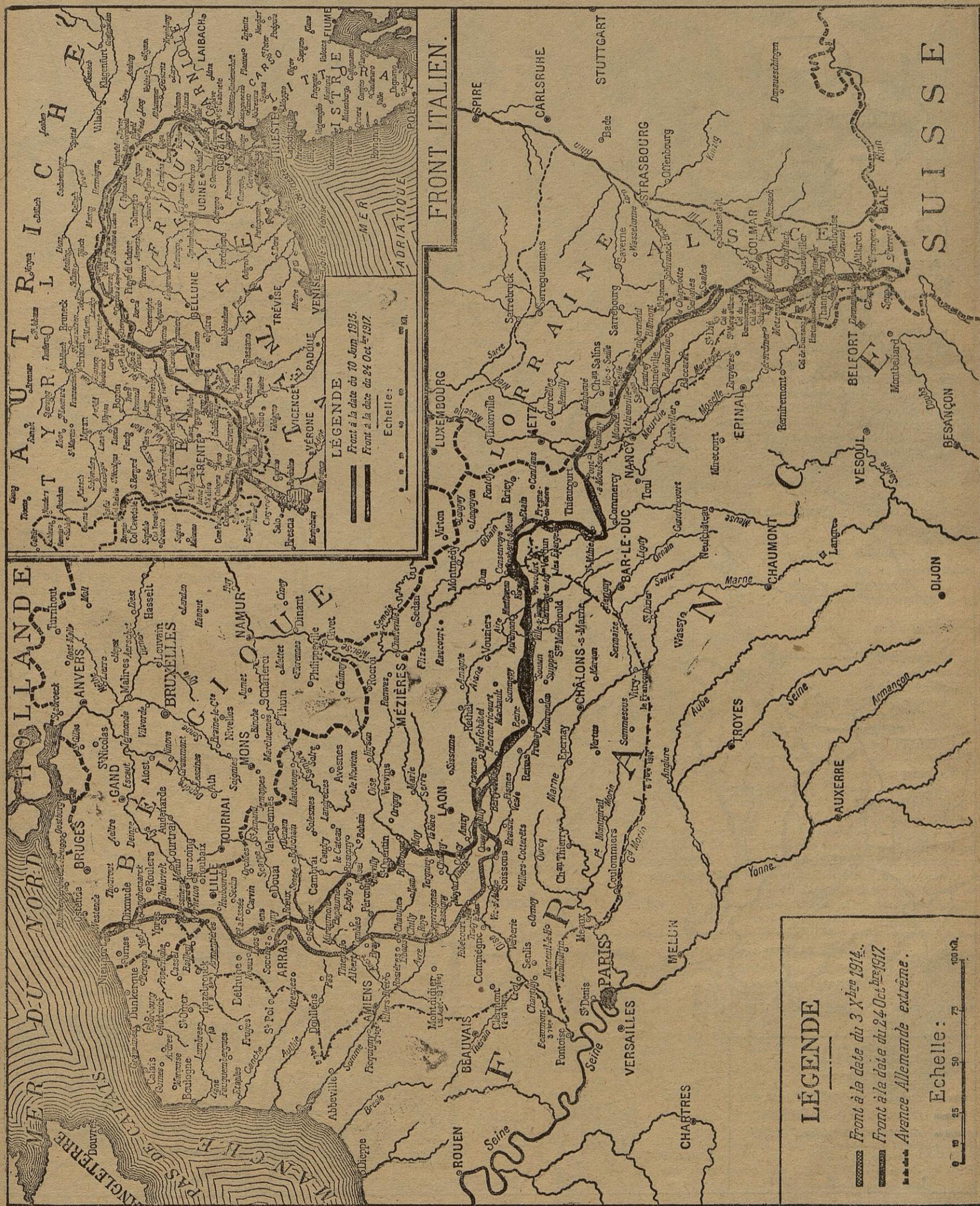


Le personnage principal est un bourgeois qui ne manifeste aucun empressement pour souscrire à l'emprunt. On le voit, à gauche, rêvant au moyen de se soustraire à cette obligation patriotique. Sur ce, le vieux dieu le change en une feuille de papier : sous cette forme, il subit de terribles épreuves. Mais la statue de la Victoire de la porte de Brandebourg délivre notre Boche, c'est la scène de droite, et le conduit sur un char triomphal à la Reichsbank, d'où on le voit ci-dessous sortir, allégé de son argent.



Le récent emprunt allemand n'a pas été couvert plus facilement que les précédents, lesquels ne le furent que grâce à des artifices de trésorerie. Le gouvernement avait pourtant mis en œuvre les moyens de publicité les plus divers pour inciter le public à se diriger vers les guichets. Le cinéma lui-même avait, par ordre, fourni sa coopération. Voici un film qui a été déroulé sur tous les écrans de l'Allemagne. On reconnaît bien l'inspiration boche dans cette grotesque adaptation du mysticisme national et de scènes moyenâgeuses à des fins aussi brutalement modernes et réalistes qu'un emprunt de guerre.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

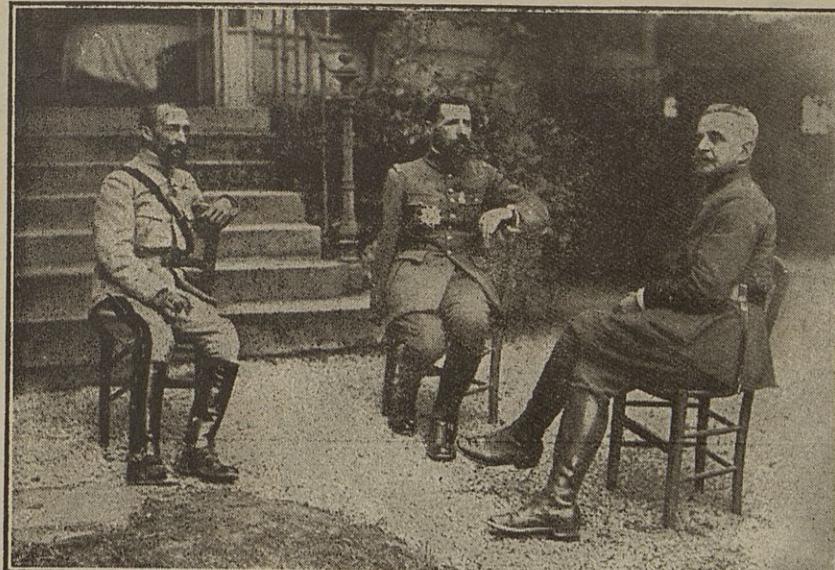


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

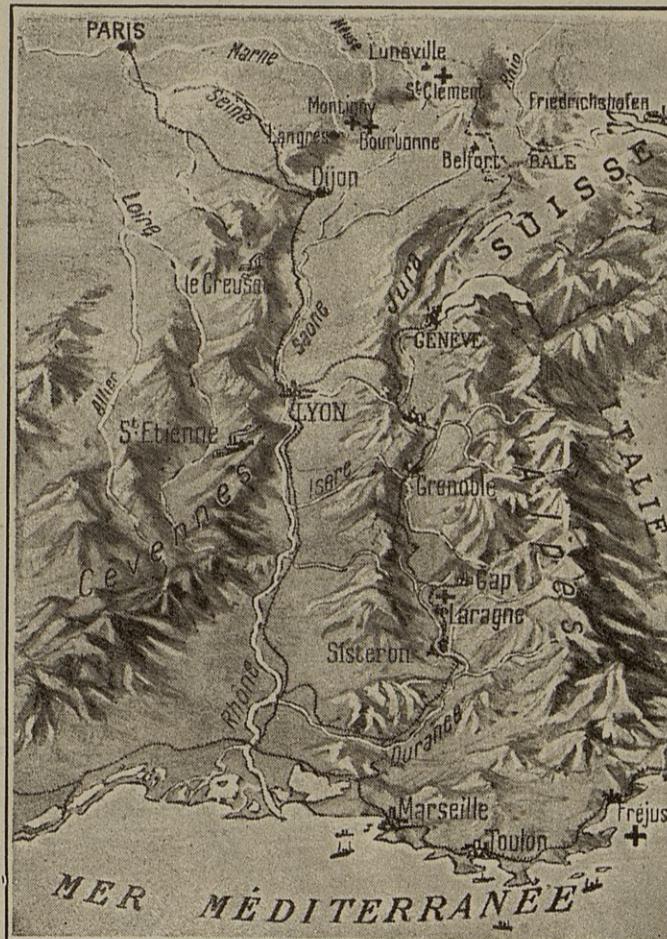


Le général Baratier, que l'on voit ici, à gauche, à côté du général Gouraud, est mort subitement dans une tranchée de première ligne. Ses obsèques, présidées par le cardinal Luçon, archevêque de Reims, ont eu lieu à Gueux, dans la Marne.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Après neuf à dix jours de combats sur terre et sur mer, les Allemands ont fini par occuper toutes les îles qui défendaient à la fois le golfe de Riga et l'accès de la Baltique orientale. Osel et Dago sont les principales. Ces îles offrent peu de ressources à l'ennemi pour son ravitaillement : elles sont toutes les deux basses et marécageuses ; il y avait sur Osel environ 60.000 habitants, sur Dago environ 15.000 ; on n'y trouve que des ports de pêche, sans outillage, et d'ailleurs trop peu étendus pour abriter une escadre moderne. Le seul avantage résultant de leur possession suffirait à expliquer l'effort que les Allemands ont accompli pour s'en emparer et celui, très réel, que la flotte russe a fait pour les empêcher : ces îles, tant les principales que celles de moindre importance, seront une base précieuse pour les opérations que les Boches voudront tenter contre la côte russe, ou contre la Finlande ; leurs projets à cet égard ne sont pas encore révélés par des actes, quoique l'on se rende compte de leur intention de profiter le plus tôt possible, dans l'un ou l'autre but, des avantages qu'ils viennent d'acquérir. Revel est certainement un de leurs objectifs immédiats. Ce grand port était le point d'appui de la flotte russe en Estonie, et une armée navale peut y trouver toutes les ressources nécessaires : par Revel on est maître de la côte et de tous les ports secondaires qui s'y trouvent. Enfin, Revel est l'une des portes du golfe de Finlande : Helsingfors, de l'autre côté de l'entrée du golfe, est une grande et riche cité dont la possession rendrait les Allemands maîtres de la Finlande, mais elle est précédée de défenses extrêmement importantes.

Les Russes, en prévision d'événements dont ils ne peuvent encore maîtriser le cours, ont évacué



LA RANDONNÉE DES ZEPPELINS A TRAVERS LA FRANCE

Hapsal, port d'Estonie en face de l'île de Dago et qui n'est que trop désigné à la convoitise des Allemands : l'essentiel pour nos alliés doit être, en ce moment, de soustraire à l'ennemi le plus possible de leurs armements et de leurs approvisionnements. Ainsi, malgré l'occupation des îles du golfe de Riga ils ont pu sauver une grande partie de leur flotte. Il faut signaler la belle conduite de la marine russe qui a vaillamment combattu pour empêcher l'ennemi de pénétrer dans les détroits entre les îles et la côte : elle a subi glorieusement de grosses pertes, mais elle en a infligé de plus considérables à la flotte allemande. Le gouvernement a décidé de se transférer à Moscou, non que l'on croie Petrograd immédiatement menacé, mais parce que cette ville offre à l'agitation politique un terrain moins propice que la capitale.

Il n'y a eu aucun fait intéressant sur le reste du front russe.

Le seul communiqué relatif à la Roumanie est insignifiant.

MACÉDOINE. — De nouveau, sans aucun motif d'ordre militaire, les Bulgares ou Germano-Bulgares ont bombardé, le 18, la ville de Monastir. 268 obus y ont fait des dégâts matériels assez importants, mais il n'y a eu que deux personnes tuées.

Les alliés continuent à procéder contre l'ennemi par petites opérations : des détachements font irruption là et là dans les lignes adverses, y détruisent du matériel, en ramènent des prisonniers. Au nord-ouest de Pogradec nos soldats ont ainsi capturé 80 Autrichiens. Des coups de main ennemis ont été repoussés. L'artillerie est toujours aussi vaillante. Le 18 un monitor britannique a réduit au silence les batteries ennemis qui étaient en fonction vers l'embouchure de la Strouma. Nos pièces continuent leurs tirs de destruction sur les positions ennemis dans les différents secteurs, notamment dans la région Doiran-Vardar et au nord de Monastir.

A NOS LECTEURS

A l'occasion de la Toussaint et afin que tous nos lecteurs bénéficient de notre prime

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

nous accepterons leurs commandes accompagnées d'un seul bon prime de n'importe quelle date.



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 158 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Amitié inattendue sous le feu »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

VOUS ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE “POT-AU-FEU”

Construite spécialement pour ses lecteurs par

Le Pays de France

Cette marmite existe en deux modèles :

1^{er} MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. Prise en nos bureaux : **15 fr. pièce**

Envoy par colis-postal, Paris **15 fr. 60**, départements **16 fr. 50**

2^{me} MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système "Ma Norvégienne" H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. Prise en nos bureaux : **19 fr. pièce**

Envoy par poste, **19 fr. 50**

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



Francis Vareddes

— Dites-moi donc, lieutenant, qu'est-ce que vous faisiez dans le civil ?
— J'étais adjudant, mon général !



— A votre avis, quelle est la principale qualité du poilu ?
— La franchise militaire, parbleu !



Francis Vareddes

POINT DE VUE

— Tiens, notre voisin d'en face est en convalescence. Il a eu de la veine de se faire blesser maintenant !
— ?? ?
— Il va toucher le sucre pour les confitures...